

[TABLE DES CHAPITRES](#) [TABLE DES ILLUSTRATIONS](#)
[HORS-TEXTE](#)

PAUL CÉZANNE

DU MÊME AUTEUR

Les Féeries de Paris (Couverture de R. Carabin).
Les Soupeuses (Dessins de George Bottini).
Le vrai J.-K. Huysmans (Portrait de J.-F. Raffaelli).
Poupées de Paris. (Avec des illustrations).
Henri de Toulouse-Lautrec (Avec des illustration).
Le vrai Rodin (Avec des illustrations).
Paris, voici Paris! (Couverture de Sacchetti).
Cubistes, Futuristes, Passéistes (Avec des illustrations).
Rodin (Bernheim-Jeune, éditeurs) (Avec des illustrations).
Rodin à l'Hôtel Biron et à Meudon (Avec des illustrations).

THÉÂTRE

(Seul ou en Collaboration)

M. Prieux est dans la salle.
Deux heures du matin... quartier Marbeuf (Couverture de Géo Dupuis).
Hôtel de l'Ouest... Chambre 22.
Une nuit de Grenelle (Couverture de Géo Dupuis)
Sainte-Roulette.

EN PRÉPARATION:

Les Pantins de Paris (Avec des dessins inédits de J.-L. Forain).
Pierre Bonnard.

PAUL CÉZANNE (Photographie)
GUSTAVE COQUIOT
PAUL CÉZANNE

PARIS Société d'Éditions Littéraires et Artistiques LIBRAIRIE PAUL
OLLENDORFF 50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50 — Tous droits
réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART: *Dix exemplaires sur papier de
Chine Numérotés à la presse*

Quelques Mots

*Ceci n'est point un LIVRE consacré à Cézanne et à son œuvre. Ce
sont de simples notes à ajouter à celles qui ont été publiées déjà.
Le livre à écrire est toujours celui que l'on n'écrit pas. Il sera
possible de l'écrire quand on ne sera plus étranglé par des
considérations de famille et quand on pourra étriller ses
contemporains. Que la lâcheté et l'hypocrisie soient définitivement
vomies, et désormais tous les livres seront intéressants! Ces
présentes notes sont surtout destinées à celui qui, dans cent ans,
composera, en toute liberté, le copieux livre que la postérité doit à
Cézanne.*

G. C.

*J'ajoute que ces notes devaient être publiées au mois d'octobre
1914. Je les ai revues, et les voici publiées en cette année 1919.*

G. C.

LOUIS-AUGUSTE CÉZANNE Père du peintre Paul Cézanne (Photographie)

I LE MILIEU

Fin de Juillet 1914. Marseille. Dans toute la Cannebière, un brouhaha de cris. Le soleil embrase le vieux Port;—les bateaux, alourdis, pèsent de toute leur carène. L'eau est pourrie et pue. Les cafés regorgent. On attise la flamme patriotique à grandes rasades de vermouth et de bitter. Les tramways secouent leur ferraille. Une foule. C'est certain, le Midi, cette fois, bouge! Aura-t-on la guerre? Ne l'aura-t-on pas?

On s'arrache les journaux. Ils bêtifient, ne savent rien. Passent déjà des gens qui hurlent: à Berlin! à Berlin! Il y a une course de taureaux fixée au 2 août. Elle se fera; et, tout de suite après, s'il le faut, on partira pour la frontière. La flamme patriotique flambe maintenant. On acclame des soldats qui, l'air morne, descendent la rue de Noailles.

Marseille! c'est à dire des Turcs, des Gênois, des Grecs, des Italiens, des Levantins, des tenanciers de bars et de water-closets; une fleur de la France!

Je suis pris là par les tragiques négociations. Et je vois bien que les Prussiens, s'ils bougent, trouveront ici de farouches adversaires; car déjà des cortèges se forment, tapagent, musique en tête et drapeaux déployés.

Deux Août! La corrida n'aura pas lieu! C'est la guerre! Les Italiens ont pris les devants; et, lampions au bout des perches, ils défilent. Mâles accents et chants alternés. On a l'impression que tout le Midi se lève, va parcourir d'une traite les interminables kilomètres qui le séparent de la frontière agressive.

Je suis ici, venu pour me documenter sur Cézanne, à Aix. Je rencontre bientôt des Parisiens notoires que la retraite de Charleroi

a inquiétés. Ils s'efforcent de sourire; ils disent qu'ils ont confiance; mais, n'est-ce pas? quelques précautions s'imposent. Moi, puisque je ne suis pas mobilisable, je resterai à Marseille; et, de temps en temps, j'irai à Aix. Tout le monde, du reste, croit que la guerre ne durera pas longtemps; aussi, nous attendons, confiants. Un jour, quelqu'un m'a dit: «Si vous voulez aller à Aix-en-Provence, ne prenez pas le train, mais prenez le tramway!» Alors j'ai suivi ce conseil.

Dans le Midi, on le sait, tout est sale, tout va de travers, aussi tout est pittoresque. Ainsi, il y a certainement un tramway pour aller de Marseille à Aix; mais le tramway, il le faut prendre d'assaut si l'on veut y quérir une place. Les employés, regardent, indifférents; ou «ils font la conversation». Enfin, l'on se case—et, après d'interminables discussions entre voyageurs et employés, l'on part. L'on est moins sûr d'arriver. Car même, dès ce début de guerre, ce brinqueballant tramway—électrique—a des pannes. Cela lui arrive d'une façon tout à fait fantaisiste, au bas d'une montée ou au plein milieu d'une descente. Et il n'y a qu'à attendre le bon vouloir d'on ne sait quoi! Mais si le voyage s'accomplit, de bout en bout, quelle route amusante, dès qu'on a débouché d'une interminable grande rue marseillaise, et de ces faubourgs qui suintent la crasse et l'ordure, fourmillant de bars, de boutiques de coiffeurs et d'épiceries rances.

Voici ce microcosme:

Moissons coupées; routes et maisons poussiéreuses; pins et oliviers; maisons avec persiennes peintes vert-véronèse; roches grises et rouges; quelques vignes rares; collines rocheuses avec arbrisseaux; acacias, mimosas; routes très blanches et toits de tuiles grillées;—sous un ciel bleu uniforme pas très intense, doux, un peu dégradé en rose pâli sur l'horizon. Platanes dans les villages; bars toujours.

Et ces noms de stations, charmants: Saint-Antoine, Septèmes, les Peyrets, le Pin, la Malle, Violési-Cabriès, Bouc-bel-Air, la Mounine, Trois Pigeons, Leynes, Frères-gris, Pont de l'Arc.

Et comme ça on arrive à Aix! Avec grandes sonnailles l'inconfortable tramway roule enfin sur le cours Mirabeau, à six rangées de platanes, que les Aixois appellent simplement le *Courss*. Et il roule comme ça jusqu'à la statue du roi René, épouvantante et morne, comme une borne.

Me voici à Aix. Je pense fortement à la guerre et non moins fortement à Cézanne. Je suis venu ici exprès pour lui, ou du moins pour interroger ceux qui l'ont connu; et j'ai envie de crier mon désir à tout venant.

Premier point: Je vais acheter un plan de la ville d'Aix. J'entre donc chez un libraire qui me dévisage et me répond, sans courtoisie, qu'il n'en a point. Soit! Je verrai à en trouver un plus tard; et j'avise sur le *Courss* un cocher; car j'ai mon idée de me faire conduire tout de suite chez M^{me} Brémond, la dame de compagnie qui passa dix années aux côtés de Cézanne. Mais le cocher, pourtant Aixois, ne connaît pas plus que moi l'adresse de M^{me} Brémond. Alors, en calèche découverte, me voilà roulant à travers les rues d'Aix, demandant à tous les échos le nom et l'adresse de M^{me} Brémond. Premières courses vaines; je me décide alors à aller déjeuner.

A ce moment, une foule de jeunes et vieux Aixois, de femmes, de filles, de chiens et autres aimables spécimens de ce pays veut bien me poursuivre de ses huées et de ses cris. En tête de ce cortège, marchent un brigadier de gendarmerie et un gendarme. Et, à peine suis-je installé à une table, à une terrasse de restaurant, que l'aimable foule redouble ses cris, tandis que le brigadier s'avance et réclame mes papiers. Je les lui présente. Il en prend connaissance, et, d'une voix nette, le voici qu'il crie à la foule: «Citoyens, monsieur est un Français comme nous; c'est un frère!» Des bravos éclatent; et, avec regret, la très précautionneuse foule se décide enfin à me f... la paix!

«Un espion! J'ai été pris pour un espion»! O patrie de Cézanne, combien j'ai admiré depuis cette minute ta vigilance patriotique aux premiers jours de la guerre; toi qui, à des centaines, des

centaines de kilomètres des Prussiens, passais pour refroidie, indifférente à l'invasion! O braves Aixois, quel poète chantera pour vous un los aux pieds de votre montagne sacrée, la Sainte Victoire, où Marius rossa les Teutons! Vous voyez, poilus du Nord, le Midi bougeait, et depuis, vous le savez, il a largement bougé, pendant toute la grande guerre! Ah! les braves gens!

Et je pensais, moi: Ainsi Cézanne, le grand Cézanne, notre grand Cézanne est né parmi ces attentives sentinelles de l'extrême-arrière. Alors, avant que de parler de lui, de ne parler que de lui, voyons donc comment se présente cette héroïque ville d'Aix-en-Provence.

Vieux hôtels déchus, amas de rues commerçantes. Ville écrasée sous sa magnificence ancienne, véritable splendeur vraiment alors entre le bague de Toulon et les mercantis marseillais. Aujourd'hui, seulement de la noblesse épuisée et du négoce restreint.

Que font alors ici encore archevêché, une Cour d'Appel, des Facultés de Droit et des Lettres, des écoles des Beaux-Arts, un Musée enfin qui l'emporte il est vrai mille fois sur celui de Marseille, si indigent que tout dégoût s'affirme?

Oui, Aix, ville morne, ville morte. Rues silencieuses où vivent, où s'ankylosent de très vieux fossiles; où des forbans ont élu domicile dans de beaux hôtels chenus, et souillent de leur présence les larges escaliers de pierre que montait et redescendait avec tant d'aisance, le Mignon duc de Villars, gouverneur de Provence, à la lèvre fleurie et au derrière complaisant.

Aix, ville désuète, figée, maintenant hors d'âge. Sur ton *Courss*, le côté gauche, en regardant la statue du roi René, c'était autrefois la roture qui se le réservait, n'empiétant pas sur le côté droit, le côté de la noblesse, le côté des hôtels aujourd'hui rongés, vidés par les créanciers, le côté des fausses merveilles, le côté des cariatides de l'hôtel d'Espagnet, par exemple, hideuses sculptures d'un cloutier, et qu'un haut fonctionnaire des Beaux-Arts spécialement choisi et honoré par notre République, feu Larroumet, attribua simplement à Puget!

Aix, enfin, vieux visage qui n'a plus rien à nous dire. Ville antiquaille, ville aux nobles rampes de fer, aux balcons suintants, aux vastes salles que ne traversent plus que les galops des rats, quand la ville est endormie dans sa béatitude bigote et voluptueusement égoïste.

Mais voici qui est mieux: Aix, ville benoîte, sommeillante, c'est sur ton *Courss*, côté de la roture, qu'allait, pour nous donner un jour le peintre Paul Cézanne, venir, en l'année 1825, s'installer, comme marchand chapelier, Louis-Auguste Cézanne, né vers 1797, au village de Zacharie (Var).

* * *

Rappelons que la chapellerie—en poils de lapins—était alors la grande industrie d'Aix-en-Provence. Voulant aller vite, Louis-Auguste Cézanne s'associa tout de suite avec les sieurs Martin et Coupin, chapeliers. Alors les plaisantins de dire: «Martin, Coupin et Cézanne (seize ânes) font dix huit bêtes!» Dire absurde, car les trois associés, aussi malins l'un que l'autre durent bientôt se séparer; et le père Cézanne alla se réinstaller, c'était vers 1848, toujours sur le *Courss*, mais cette fois au coin de l'ancienne rue des Grands-Carmes, qu'on appelle maintenant rue Fabrot.

Si vous voulez des renseignements sur le père Cézanne, attendez-vous à des choses contradictoires. Pour les uns, le père Cézanne fut une sorte de père Grandet, autoritaire, bien avisé et avare. Et l'on vous entasse pour ce dire je ne sais combien de faits justificatifs. Pour les autres, le père Cézanne fut, au contraire, un exemple humain de la plus rare espèce. En tout cas, un Aixois, qui m'a accablé de plus de renseignements que je n'en saurais raconter, veut bien se souvenir vers les années 1878-1880, d'un beau vieillard, avec ce signalement physique: taille au-dessus de la moyenne, profil fin, figure entièrement rasée, yeux vifs, rusés, regard profond, front chauve et cheveux blancs. Confrontez donc avec le portrait ici reproduit. Quant à sa mise, elle était simple et modeste. Singularité principale: des souliers en cuir blanc (on nomme ainsi, en Provence, les chaussures que portent les gens de

la campagne); et, cela, afin d'économiser le cirage! Mais, toutefois, sortait-il pour ses affaires ou voyageait-il, alors il chaussait des souliers noirs et bien cirés, complétés par un «haut-de-forme». En temps ordinaire, cependant *sa* casquette lui suffisait; *sa* casquette, vraiment, car c'était lui-même qui l'avait coupée et parée d'une visière fort longue. On disait à ce propos, à Aix: «As vi lou liché daou pero Cézanne?» As-tu vu le louchet du père Cézanne? Et lui, madré, retors, très prudent, il laissait dire, racontant seulement volontiers que, dernier survivant de nombreux frères et sœurs, c'était lui, Cézanne le pichot (ou petit), qui assumait la chance enfin venue de toute sa famille.

Il aimait l'argent, c'était là un fait positif. Aussi, après s'être séparé de ses associés Martin et Coupin, avait-il eu l'idée de placer son argent chez ses clients. Cela bientôt lui avait donné le goût de la banque. Précisément, la Banque Bargès, la seule qui existât alors à Aix, rue Ancienne-Madeleine, venait de tomber en faillite. Et dans cette banque le père Cézanne avait vite reconnu en la personne du caissier, le sieur Cabassol, un gaillard rusé et madré que Bargès,— d'où sa déconfiture, n'avait jamais voulu écouter. Aussi, sans plus chercher d'histoires, le père Cézanne proposa tout de suite à Cabassol de s'associer avec lui et de fonder une banque au capital de 100.000 francs. Aussitôt dit, aussitôt fait; et les deux associés s'installèrent rue Boulegon, dans un immeuble qui appartenait à la famille Cabassol.

Les deux compères s'entendirent à merveille; et l'on s'amuse encore à Aix des deux vieux finauds, Cézanne et Cabassol, qui, toujours l'un s'appuyant sur l'autre, menèrent la banque tant et si bien que lorsqu'ils se séparèrent en 1870, ils avaient tous les deux fait fortune. Et sans nul risque jamais, d'ailleurs; car un emprunteur douteux se présentait-il; en sa présence, le père Cézanne disait à son associé: «Qué n'en pensa Cabassoou?» Et cela signifiait «Refusons le prêt!» Le père Cézanne connaissait heureusement à un sou près la situation de tout Aix et environs.

Il s'était décidé, le 29 janvier 1844, à épouser une de ses ouvrières,

Anne-Elisabeth-Honorine Aubert, née à Aix. Il légitimait ainsi les naissances de ses deux premiers enfants: Paul Cézanne, le peintre, né le 19 janvier 1839; et Marie Cézanne, née en l'année 1841; tous deux nés passage Agard, un passage étroit sis à côté de sa boutique. Sa seconde fille, Rose Cézanne, naquit en 1845.

LE JAS DE BOUFFAN (Façade sur le jardin) PHOTO DE L'AUTEUR

En l'année 1859, il se découvrit un beau jour des goûts champêtres. Un domaine situé à deux kilomètres environ d'Aix, sur la route de Galice, qui va au château de Galice, était précisément à vendre: c'était le Jas de Bouffan (un *jas*, c'est l'endroit où l'on mène paître les troupeaux, et *buffa* désigne le vent qui souffle avec violence). M. de Joursin, le propriétaire, vendit au père Cézanne ce domaine pour la somme de 80.000 francs. Il y avait une grande bâtisse carrée (construction du XVII^e) à usage d'habitation, de vastes terrains (15 hectares clos de murs) et une ferme attenante.

Le père Cézanne avait acheté ce domaine pour se reposer le dimanche, comme un bourgeois dans toute province a sa vigne ou son clos.

Plus loin, je reparlerai de ce Jas de Bouffan, qui devait rester entre les mains du père Cézanne un trop grand domaine inutilisé; et acheté surtout, disent les Aixois, par ostentation.

Et j'arrive à Paul Cézanne, peintre.

* * *

Comment, dès l'âge de raison, va-t-il s'accorder avec Aix et les Aixois?

Comment aussi va-t-il s'accorder avec son père et avec sa mère?

Comme le père Cézanne est riche, l'enfant est placé naturellement au collège de la ville, le collège Bourbon, devenu aujourd'hui le lycée Mignet. Ainsi qu'en toutes les villes, mêmes laides et sempiternelles bâtisses, grandes cours vides, nues. Avant tout, il

faut attrister les enfants. Cela se produisit non moins naturellement pour Paul Cézanne, qui rencontra là ses premiers amis: Fortuné Marion, qui deviendra professeur à la Faculté des sciences de Marseille, archéologue et géologue et dont Cézanne fera le portrait en 1865; Collot, qui fut professeur à la Faculté des Sciences de Dijon; Numa Coste, publiciste; Baille, qui deviendra un «Bourgeois»; et enfin avec quelques autres, Emile Zola dont la mère est grecque, et dont le père, un gênois, est chargé de construire près d'Aix le barrage qui portera son nom.

Ces premières années de collègue n'apportent que les seules joies des courses à travers champs, sur la route du Tholonet, aux Pinchinats, à la Sainte-Baume, à Saint-Antonin ou à Puy-Ricard.

Le 12 Novembre 1858, Paul Cézanne est reçu bachelier ès lettres, avec la mention *assez bien*. Il prend ensuite huit inscriptions en 1858-59 et 1859-60; et, le 29 novembre 1859, il passe le premier examen de bachelier en droit. Il est reçu.

Entre temps il a appris la musique au collège Bourbon, en compagnie de Zola et d'un camarade nommé Marguery, qui deviendra avoué à la Cour d'appel d'Aix. Leur professeur de musique fut Henry Poncet, ancien maître de chapelle de la métropole d'Aix (Saint-Sauveur), et père du Directeur actuel du Conservatoire: M. Joseph Poncet. Maintenant, par le recul, on ne voit pas très bien, je l'avoue, le grave Paul Cézanne jouant du piston! mais il est néanmoins acquis que Marguery, Zola et lui, Paul Cézanne, firent partie de la musique des Amateurs, qui avait la gloire de jouer aux processions et aux fêtes: Marguery, 1^{er} piston; Paul Cézanne, 2^e piston; et Emile Zola, clarinette.

Mieux encore, s'imagine-t-on Paul Cézanne dévoré de passion cynégétique? Cependant, une année, tandis qu'il préparait son droit, il prit un permis de chasse; et, sans s'estropier, heureusement, il partit de l'avant, essayant de tuer des petits oiseaux: alouettes, culs blancs, etc. Zola et un ami commun, Jacques Boyer, décédé notaire à Eyguières, chassèrent même un jour avec lui dans les plaines de Puy-Ricard; mais ils blaguèrent

tout le temps Cézanne sur sa maladresse. «Tu es incapable de rien tuer, lui disaient-ils, tu manques tous les coups!»—On va bien voir!» répond Cézanne; et il jette son chapeau en l'air, épaule et va tirer; quand Zola le devance, et placé immédiatement sous le chapeau, le crible de petits plombs. Le chapeau retombe, mitraillé. Furieux, Cézanne s'empare alors de ce qui avait été son couvre-chef; et il se sauve à grandes enjambées. De ce jour-là, il fut dégoûté de la chasse; moins tenace que Tartarin, à qui Daudet prête une aventure de chasse à la casquette, sans avoir peut-être connu l'aventure arrivée à Cézanne.

Au fond, Paul Cézanne s'ennuyait malgré chasse et musique. Il faisait son droit, sans passion. Son père ambitionnait naturellement pour son fils une situation considérable, justement honorée par de séculaires hommages. Une charge de notaire ou d'avoué, par exemple. A Aix, on n'avait d'yeux que pour ces hauts magistrats des affaires. Paul Cézanne se laissait tirailler par son père, qui voulait imposer une situation, et par Zola qui, hanté déjà de gloire littéraire, ne pensait qu'à Paris. Mme Cézanne, la mère, n'avait pas une décisive autorité pour soutenir son fils; néanmoins elle put obtenir déjà que Paul entrerait à l'école du Musée d'Aix, pour y dessiner, puisqu'il le voulait; et, que maintenant, c'était là la seule chose qui pût l'intéresser.

Le premier professeur de Cézanne à cette école fut Joseph Gibert, mort en 1891. Il enseignait le modelage et le dessin d'après le modèle vivant. Un nommé Meissonier y posait souvent. Je possède une académie estompée par Paul Cézanne d'après ce modèle.

Mais un jour vint que Zola, installé enfin à Paris, réclama par d'enthousiastes lettres la venue de son ami Cézanne. On imagine quel accueil réserva le père Cézanne à ce désir de rejoindre Zola à Paris. Le désaccord éclata complet entre le père Cézanne et son fils qui ne demandait rien moins qu'à «mal tourner». Au reste, c'était plus simple: le père Cézanne n'entendait rien au dessin, à la peinture; et il exigeait que son fils fît ce qu'il ordonnait, c'est-à-dire qu'il se créât une situation honorée et rémunératrice. C'était

bien le moins que l'argent gagné dans la chapellerie et dans la banque attirât sur lui, par son fils, d'estimables hommages.

Mais Aix, mais la situation future ne pouvaient plus retenir Cézanne.

Il détestait déjà ses compatriotes uniquement préoccupés de négoce et d'affaires. Il brûlait d'une révolte instinctive contre ces commerçants que le voisinage de Marseille gavait d'une ardeur excessive; ces commerçants dont pas un à coup sûr n'avait visité le Musée, où tout de même quelques toiles rehaussaient de beauté le lieu. Oui, aucun de ces trafiquants ne connaissait la *Chaste Suzanne*, de Rubens; la *Vierge au donateur*, du Maître de Flémalle; les *Soldats jouant aux cartes*, des frères Le Nain;—ou encore le *portrait du duc de Villars*, par La Tour?... En vérité, ces gens-là ignoraient tout; et il n'y avait qu'à les voir au café, bruyants et satisfaits pour deviner quels épais inconscients étaient tous ces négociants Aixois. Aix, enfin! Aix n'avait plus rien à lui dire; il connaissait par cœur les seules choses louables: l'Hôtel de Ville, dont l'architecture sans réel imprévu plaît; la Halle aux grains; le cloître de la cathédrale Saint-Sauveur; et quelques autres aspects encore dont il eût pu, certes, dessiner de mémoire les seuls accents à retenir. Les rues, également, les rues étaient pour lui des couloirs de cage où il promenait son désœuvrement, sa misanthropie commençante, son éloignement bourru des autres hommes, lui qui ne pouvait se satisfaire des plaisirs faciles des étudiants ses camarades, plutôt ses ennemis. Oui, entre lui et Aix et les Aixois le désaccord s'établissait complet, comme il l'était entre lui et son père, le banquier Cézanne, têtu, obstiné, ne pouvant point comprendre que le fils d'un homme riche comme il l'était, s'obstinât à vouloir pendant toute sa vie dessiner et peindre,—deux mots qui, d'ailleurs, n'avaient aucun sens.

En vain, Mme Cézanne, la mère, et Marie Cézanne, la sœur, intervenaient en faveur du fils et du frère. Le père Cézanne ne cédait pas. La lutte, toutefois, heureusement pour Paul Cézanne, dura. Elle se prolongea pendant tout le temps qu'il fut placé chez

un avoué, le plus inutilement du monde. Et, un jour de grâce enfin, le père Cézanne se rendit. Soit! On allait essayer! Et, mieux même, ce fut lui qui un beau jour se mit en route pour Paris, avec sa fille Marie, pour y conduire son fils.

Enfin, c'en était fini des rues tristes, des maisons jaunes à toits plats, des mornes colonnes du Palais de Justice, de la solennelle porte de la Faculté de Droit, et de tout enfin! A Paris, c'était Zola qui l'attendait, lui, Cézanne; c'était la peinture, c'était le Musée du Louvre; c'était son bonheur enfin épanoui, largement, complètement.

II CÉZANNE A PARIS ET LES INFLUENCES

Le père Cézanne et Marie Cézanne repartis pour Aix, Cézanne s'installa dans un hôtel meublé de la rue des Feuillantines, et il choisit, pour y dessiner, l'Académie Suisse, sise au quai des Orfèvres.

Voici alors les débuts d'un autre Provincial à Paris.

Il va s'y comporter le plus timidement du monde, et en conservant tout son tempérament. S'il s'agit d'un déraciné, Cézanne l'est tout de suite, tout à fait, complètement, absolument; et, dans l'avenir, tant qu'il restera à Paris, nous pouvons déjà dire qu'il sera de tous les Provinciaux venus pour conquérir Paris celui qui aura été le plus dépaysé, c'est-à-dire qu'il gardera jusqu'à la fin le sang de son terroir, l'empreinte de sa Province et de sa Provence, jusqu'à l'accent qu'il ne pourra et qu'il ne cherchera du reste jamais à transformer.

Tout bourru il était à Aix, tout bourru il restera à Paris. Il ne perdra point sa timidité de jeune homme pas affranchi; il travaillera ici comme il travaillait déjà là-bas, grognon, de mauvaise humeur, emporté, incivil quand on l'agacera ou, si, devant lui, on affecte

des attitudes poseuses, avec des propos qui lui soient hostiles.

Aujourd'hui l'Académie Suisse n'est plus; elle a disparu en même temps que le cabinet du dentiste populaire Sabra, qui fut longtemps installé à la tête du pont Saint-Michel. Les agrandissements du Palais de Justice ont jeté bas ce coin si pittoresque du vieux Paris.

L'Académie Suisse et le cabinet Sabra se trouvant sur le même palier, vous voyez les divertissantes confusions qui éclataient. Seuls, les patients les prenaient mal; et beaucoup devaient s'enfuir à tout jamais en voyant chez le dentiste—s'étant trompé de porte—des modèles nus dressés ou assis sans pudeur.

Cette Académie Suisse était une académie entièrement libre. Personne n'y venait corriger. Elle ouvrait de bonne heure, dès six heures en été; puis, passé l'après-midi, il y avait un cours de sept heures à dix heures du soir. Trois semaines, on avait un modèle homme; l'autre semaine du mois, un modèle femme.

Cézanne s'y montra très assidu. Il y connut Guillaumin—et Pissarro, alors installé à la Varenne-Saint-Hilaire et qui ne travailla jamais chez Suisse, mais qui souvent y venait voir son ami Oller.

C'est dans ce temps là aussi que Cézanne et Guillaumin souvent partaient de concert pour aller dessiner et peindre—avec quelle technique serrée!—dans l'ancien parc d'Issy-les-Moulineaux, aujourd'hui morcelé.

Tous deux—et d'autres peintres même—croyaient alors violemment en Courbet.

Mais Cézanne, lui, vénérât aussi Rubens et Delacroix. Et déjà il exprimait rageusement et fortement ses opinions, ne ménageant point les interlocuteurs qui ne pensaient pas comme lui.

Il avait retrouvé Zola avec joie; Zola déjà nettement doctrinaire, et qui ne songeait, lui, qu'à arriver. Cézanne, très sensible, subit là le premier choc à son amitié de collègue. Il ne retrouvait pas le Zola qu'il avait connu à Aix; et son ennui fut tel que, pris brusquement de regret, il ne tint pas en place qu'il ne repartît pour Aix, ne sachant trop comment il allait maintenant vivre.

LE JAS DE BOUFFAN (La Serre) PHOTO DE L'AUTEUR

C'était en quelque sorte un autre retour d'enfant prodigue. Le père Cézanne ne cacha point sa joie de reprendre son fils. Mais à Aix l'envoûtement de Paris recommença; Zola relança Cézanne par de nouvelles lettres ardentes, et voilà Cézanne renouvelant ses supplications pour repartir. Sa mère lui vient encore en aide; il repart.

Il se logea cette fois Boulevard Saint Michel, reprit ses séances à l'Académie Suisse, et décida qu'il se présenterait au concours d'admission de l'Ecole des Beaux-Arts.

Il fut refusé. Mais il trouva une compensation à cet échec en se liant avec Guillemet, qui, venu à Aix, obtint du père Cézanne que son fils aurait enfin une pension régulière pour qu'il pût désormais être peintre à Paris.

M. Vollard (dans son livre si curieusement pittoresque), M. Vollard raconte:

«En cette année 1863, Cézanne fit la connaissance de Renoir. Celui-ci vit un jour entrer dans son atelier un de ses amis, Bazille, avec deux inconnus qu'il présenta à Renoir: «Je vous amène deux fameuses recrues.» C'étaient Cézanne et Pissarro. Cézanne connut aussi vers la même époque Manet, à qui il fut présenté par Guillemet. Il fut tout de suite pris par la force de réalisation de Manet. «Il crache le ton!» s'exclamait-il, seulement, à la réflexion, il ajoutait: «Oui, mais il manque d'harmonie et aussi de tempérament.» C'était d'ailleurs bien simple. Cézanne avait divisé la peinture en deux genres: la peinture «bien couillarde» la sienne; et la peinture qui n'était pas «couillarde», celle des «ôttes». De cette seconde catégorie était notamment Corot, dont Guillemet lui parlait sans cesse; à quoi Cézanne répondit un jour: «Ton Corrot, tu ne trouves pas qu'il manque un peu de tempéremenn?» Il ajouta: «Je viens de terminer le portrait de Valabrègue (un ami connu chez Zola), le point lumineux sur le nez, c'est le vermillon

pur!»

Manet trônait alors au café Guerbois, situé à l'entrée de l'Avenue de Clichy, et où se rassemblaient les jeunes peintres et les écrivains de la pseudo-école des Batignolles.

Au café Guerbois, comme dans toutes les parlottes de ce genre, on élaborait toutes les conquêtes de l'avenir; on préparait tous les champs de bataille pour y combattre tout ce qui était officiel. Fantin-Latour, Guillemet, les graveurs Desboutins et Belot, le critique Duranty, le sculpteur et poète Zacharie Astruc, Léon Cladel, Burty, Degas, Stevens, Monet et Renoir, Bazille et Zola y étaient les plus assidus. D'abord enrôlés pour les mêmes victoires, sous la même bannière, au fur et à mesure que les jours passaient, des antipathies, des jalousies, des haines ne tardèrent point à éclater entre tous ces commensaux. Cézanne, de plus en plus déraciné et s'ennuyant de plus en plus, se laissait traîner dans cette fosse aux ours; et déjà il enrageait d'entendre Zola se célébrer tous les soirs. Puis, Manet également l'irritait. L'élégance, le parisianisme, l'esprit et les allures de ce peintre dandy lui étrillaient fortement les nerfs; car, lui, Cézanne, il se rendait compte qu'il pesait peu, avec sa mise presque bohème, même et surtout avec son sacré accent, qui eût pu sonner moins avec un parler lent; mais il n'avait nul moyen de calmer la violence de ses emportements, condamné à rester en somme un sacré bougre de Provençal, à coup sûr mal embouché. Et puis quoi, ce Manet, son originalité, ne sautait pas tellement aux yeux! Il suivait toujours quelqu'un en somme; et ses sacrés noirs qu'on vantait tant, il les avait bien volés aux Espagnols; même les sujets venaient de Goya; et ce que c'était autrement moins fort! Zola avait beau défendre Manet; il n'en était pas moins vrai que ce n'était pas le grand homme qu'il voulait imposer. D'où discussions véhémentes, frénétiques, dont Zola sortait découragé, se disant déjà que Cézanne, hélas! n'arriverait jamais à rien, puisqu'il ne comprenait décidément pas toute la souveraineté que Manet affirmait.

Car, en somme, toute la vérité était là: Manet était déjà consacré

par de vraies et hautes œuvres; tandis que Cézanne, lui, n'avait peint que des portraits en somme barbares ou des compositions, comme la *Femme à la puce* ou l'*Après-midi à Naples*, presque ridicules. Et tout cela sculpté, raviné, crépi dans une pâte épaisse, lourde, comme un champ retourné.

Et, inexorablement, Zola citait à Cézanne, dans cet ordre d'idées: *Le Jugement de Pâris*; le *portrait du nègre Scipion*; le *Portrait de Marion*; etc., etc. A quoi, Cézanne, bondissant, répondait que lui, au moins, il n'était le plagiaire de personne; pas plus de Courbet que de Delacroix; et que s'il s'infiltrait tout de même du romantisme dans ses œuvres; eh bien! que ce romantisme là était à lui, bien à lui; et qu'il avait bien le droit, pour ses débuts, de vivre dans l'atmosphère de son temps; et que, ma foi, plus tard, on verrait!

Ce sont certainement ces discussions qui poussèrent Cézanne à envoyer au Salon officiel, en 1866, ces deux tableaux déjà nommés: *L'après-midi à Naples* et la *Femme à la puce*. Reçu, il en tirait une force incontestable. Il s'était soumis au jugement des *autres*; et ces *autres* le considéraient, qu'on le voulût ou non, comme un peintre.

Mais les deux tableaux furent refusés. C'est alors qu'il écrivit au Surintendant des Beaux-Arts, de Nieuwerkerke, pour lui dire «qu'il ne peut accepter le jugement illégitime de confrères auxquels il n'a pas donné lui-même mission de l'apprécier...» et il demande «à en appeler au public et être exposé quand même!» et il termine: «que le salon des Refusés soit donc rétabli!»

Vaine protestation! Il put d'ailleurs vite se consoler en pensant que beaucoup de vrais peintres, ont été logés à la même enseigne. Et enfin, Monet. Renoir, Pissarro ne triomphent pas plus que lui. Ils se débattent tous dans les pires ennuis: tandis que, lui, en somme, il a sa pension régulière et tout le temps devant lui pour l'imposer quand même sa sacrée peinture à coups de poing, à coups de pied dans le c... de tous «*ces salops-là qui officient sur les ordures de leur Salon!...*»

Thank You for previewing this eBook

You can read the full version of this eBook in different formats:

- HTML (Free /Available to everyone)
- PDF / TXT (Available to V.I.P. members. Free Standard members can access up to 5 PDF/TXT eBooks per month each month)
- Epub & Mobipocket (Exclusive to V.I.P. members)

To download this full book, simply select the format you desire below

